

## AU PAYS DU TRAIN

Seul dans un compartiment d'express, j'ai l'illusion que le train roule pour moi seul. J'admire sa docilité et ma puissance. Comme des serviteurs attentifs organisent une caravane pour le fils du sultan, qui s'en va chercher la plus belle princesse et la reconnaîtra, dans ses métamorphoses, entre mille gazelles ou mille fleurs semblables, des ingénieurs ont calculé la pente de ma route et la force de ma locomotive. La solitude dans un compartiment de chemin de fer nous donne un sentiment de puissance et d'orgueil.

Et si le wagon se peuple, il devient un pays, où nous sommes contraints d'habiter, un pays limité par des cloisons et des vitres, un pays où l'âme des hommes est plus obsédante qu'en nul autre, parce que les hommes y varient dans un décor immuable. Aperçu par la portière, le spectacle de la terre semble à peine réel. Et la terre se montre à nous comme les tableaux aux visiteurs galopant des musées.

Le train s'est arrêté. Toutes les fois qu'un train s'arrête à une station où nous ne descendons pas, nous l'accusons de ne pas faire honnêtement son métier de train.

Un voyageur est monté dans mon compartiment.

Il a ouvert brutalement la portière, comme si ce wagon était à tout le monde. Il entre chez moi, sans s'excuser. Le voici qui installe avec autorité dans le filet une valise, un sac à main et une malle plate à échantillons. Il s'assied. Nous nous contemplons. L'homme contemple l'homme. Il n'hésite pas à prononcer les premières paroles. Je ne redoute pas la conversation des commis-voyageurs. Ils connaissent les villes. Mais leur connaissance n'en est pas pénétrante ni — si j'ose dire — idéaliste. Les villes sont pour eux, pendant le jour, des chantiers identiques; et ils n'en cherchent la diversité que le soir, selon les cafés et les lieux de plaisir. Leur observation des moeurs n'est pas toujours subtile; et ils distinguent les pays, selon qu'on y boit, en mangeant, du vin, de la bière ou du cidre. Ainsi, ils ne sont guère plus. Et ils ont ce défaut de juger les villes comme on juge un hôtel.

Mais je ne comprends pas le mépris qu'affectent pour eux la plupart des avocats, des médecins et des gros négociants, qui n'ont sur eux d'autre supériorité que de se souvenir du premier vers de la première églogue, et qui seraient d'ailleurs incapables de le traduire. Cependant les négociants, les avocats et les médecins méprisent les commis-voyageurs, qui

n'ont pas fait leurs humanités. Il faut être juste : le commis-voyageur, c'est le guerrier d'autrefois, le sans-foyer, celui qui connaît de belles chansons et qui sait parler aux femmes. Une chanson célèbre nous enseigne qu'il ne craint ni la pluie, ni le vent. Voilà pour l'héroïsme. Et il a l'intuition de toutes les nuances de l'amour. Soldatesque avec les servantes, il est d'une ironique et plaisante politesse avec les dames semblables à des Minerves, dont le buste ne nous apparaît jamais que prolongeant le socle d'un comptoir.

Celui-ci voyageait pour le cassis de Dijon et pour les vins fins.

Et il avait des idées générales, les mêmes qu'un grand bourgeois « cultivé », les mêmes venues des mêmes journaux, mais il n'avait jamais scandé :

*Tityre, tu patulae recubans...*

Le train de nouveau tournait à nos oreilles ses mille orgues de Barbarie aux manivelles folles. La portière, donnant sur le couloir, s'ouvrit et une dame fit dans notre compartiment une entrée de théâtre. Elle avait la majesté d'une servante d'abattoir qu'un roi eût épousée. Sous un grand manteau de voyage *homespum*, on apercevait son corsage vert plume de perruche. Elle nous dit :

— Messieurs... vous au moins, je ne vous dérangerai pas... j'espère... La fumée du tabac ne vous incommode pas... hein? Figurez-vous que j'étais dans le compartiment d'à côté. Je fumais des cigarettes... Et il y a une bourgeoise qui me regardait de travers...

Déjà le commis-voyageur la débarrassait de sa valise.

Elle ajouta, jetant à travers la cloison, un regard de défi :

— Chérie... va! Moi... je ne fais pas de chichi. Je ne sais pas faire de chichi... Je n'ai jamais fait de chichi...

Et elle nous expliqua tout aussitôt que, n'étant pas de nature casanière, elle voyageait pour le plaisir des hommes :

— Trois mois ici, trois mois là... Et puis Paris... Et partout où j'ai passé, j'ai du crédit... Je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne...

On causa de chansons. Ce commis-voyageur et cette dame, ignorant les théâtres du boulevard où des académiciens flattent l'esprit et les sens de la bourgeoisie qui a appris le latin, s'en tenaient au café-concert. Les hasards de leurs voyages les avaient mal servis; car ils me semblaient ne connaître que de bien vieilles chansons.

Le commis-voyageur tira de sa valise trois calepins :

— Un pour les adresses, un pour les commandes, un pour les chansons.

Et il inscrivait les premiers mots des chansons qu'il n'avait pas encore entendues :

Ton cœur n'est plus à moi... Tu m'as menti sans trêve...

Il se tourna vers moi :

— Très jolie... hein... celle-là? Ils ont le chic pour faire ça sur des airs de valse...

Le cœur est un grelot au collier de la vie... La dame au corsage vert fredonna :

Margot reste au village...

La conversation devint plus sérieuse. Jetant un coup d'œil sur les titres de son journal, le commis- voyageur voulut commenter la situation internationale; mais la dame au corsage vert lui répondit :

— Je n'entends rien à la politique...

Le wagon devenait l'image même du vaste monde où les femmes frivoles résistent aux grandes pensées des hommes. Les femmes n'ont pas d'idées générales. Alors la dame au corsage vert et le commis-voyageur racontèrent, chacun à son tour, quelques-unes de ces grivoises anecdotes, qui sont matière commune à l'esprit des cafés, des salles de garde, des fumoirs de la bonne société et des lieux de débauche et que déjà Caïn racontait à Abel, pour lui faire croire qu'il était un joyeux compagnon. Ces plaisanteries sont des rites et attristent comme les cérémonies des religions auxquelles personne ne croit plus.

La dame au corsage vert me dit :

— Vous n'êtes pas gai, vous...

Et le train tournait à mes oreilles ses mille orgues de Barbarie aux manivelles folles.